

## « ŒDIPE ROI » (d'après Sophocle)

Laios et Jocaste étaient roi et reine de Thèbes. Inquiets de ne pas avoir d'héritier, ils allèrent consulter l'oracle de Delphes qui leur prédit que le fils qui leur naîtrait tuerait son père et épouserait sa mère. A sa naissance, Laios et Jocaste décidèrent de l'abandonner à la mort sur le mont Cithéron, après lui avoir percé les chevilles avec une aiguille et les lui avoir liées avec une lanière, d'où son nom d'Œdipe (qui signifie « pieds enflés » ou « celui qui boite »). Le serviteur chargé de l'exposer et de le faire mourir le confia à un berger corinthien. Celui-ci le remit au roi et à la reine de Corinthe, Polybos et Périboéa, qui étaient sans enfant et l'adoptèrent, l'élevant comme leur propre fils jusqu'à son adolescence.

Un jour, le jeune Œdipe apprit d'un jeune Corinthien qu'il n'était qu'un enfant trouvé. Intrigué par cette révélation, il consulta l'oracle de Delphes qui lui répéta l'horrible prédiction faite à Laios et Jocaste : « Tu tueras ton père et tu épouseras ta mère. » Persuadé que Polybos et Périboéa étaient ses parents véritables, Œdipe fuit aussitôt sa destinée tragique. Sur le chemin de Thèbes, il rencontra, dans un défilé étroit, à la croisée de deux chemins, un vieillard sur son char. Ils se disputèrent le passage et Œdipe tua le vieil homme qui n'était autre que son père Laios. L'entrée dans la cité de Thèbes était alors menacée par un monstre terrible, le sphinx : celui-ci, assis sur un rocher, posait une énigme à tout passant et le dévorait si ce dernier n'en trouvait pas la réponse. Il avait été envoyé à Thèbes pour la punir notamment de la faute de Laios qui avait aimé Chryssipos d'une passion contre nature. Lorsque Œdipe arriva, le sphinx lui demanda : « Quel est l'animal qui a quatre pieds le matin, deux à midi et trois le soir ? - C'est l'homme, répondit Œdipe, dans son enfance, il se traîne sur ses pieds et ses mains, à l'âge adulte, il se tient debout, dans sa vieillesse il s'aide d'un bâton. » Dépité d'avoir été déjoué, le sphinx se jeta dans l'abîme et Thèbes fut ainsi délivrée. Œdipe entra dans la ville en vainqueur, fut proclamé roi et épousa la reine Jocaste qui était promise au sauveur de Thèbes. Ils eurent quatre enfants : deux frères jumeaux, Étéocle et Polydice, et deux filles, Antigone et Ismène.

De nombreuses années après, la cité de Thèbes fut soudain ravagée par la peste. Il était impossible d'enrayer le fléau qui faisait de plus en plus de morts. Œdipe consulta l'oracle : celui-ci lui répondit que la peste était la conséquence du meurtre de Laios qui n'avait jamais été élucidé et dont on ignorait encore le meurtrier. En tant que roi de Thèbes, Œdipe lança un terrible anathème contre le meurtrier de Laios, le vouant aux pires châtements, bien décidé à chasser cette « souillure » de la cité.

« Je voue le criminel, dit-il, qu'il ait agi tout seul, sans se trahir, ou avec des complices, à user misérablement, comme un misérable, une vie sans joie ; et, si d'aventure je venais à l'admettre consciemment à mon foyer, je me voue moi-même à tous les châtements que mes imprécations viennent à l'instant d'appeler sur d'autres. Tout cela, je vous somme de le faire pour moi, pour Apollon, pour cette terre qui se meurt, privée de ses moissons, oubliée de ses dieux. »

C'est ainsi que commence la tragédie de Sophocle, « Œdipe-Roi », où l'on voit Œdipe mener l'enquête sur lui-même, questionner, interroger des témoins, découvrant progressivement le meurtrier de Laios, ainsi que sa propre identité et ses fautes.

Il apprend d'abord par Créon, le père de Jocaste, que c'était le sphinx qui avait empêché de mener une enquête en bonne et due forme à l'issue de la mort de Laios.

Puis, il fait venir l'illustre devin d'Apollon, Tirésias, aveugle clairvoyant, pour qu'il l'aide dans sa quête. Les deux hommes se disputent âprement, car Tirésias révèle la vérité à Œdipe sur sa situation familiale, et Œdipe résiste à cette vérité, accusant le devin de vouloir sa perte avec l'aide de Créon, et allant jusqu'à remettre en cause ses facultés dans un accès de vanité :

« (...) dis-moi, quand donc as-tu été un devin véridique ? pourquoi, quand l'ignoble Chanteuse [le sphinx] était dans nos murs, ne disais-tu pas à ces citoyens le mot qui les eût sauvés ? Ce n'était pourtant pas le premier venu qui pouvait résoudre l'énigme : il fallait là l'art d'un devin. Cet art, tu n'as pas montré que tu l'eusses appris ni des oiseaux ni d'un dieu ! Et cependant j'arrive, moi, Œdipe, ignorant de tout, et c'est moi, moi seul, qui lui ferme la bouche, sans rien connaître des présages, par ma seule présence d'esprit. »

« L'Homme que tu cherches depuis quelque temps, lui lance Tirésias, avec toutes ces menaces, ces proclamations sur Laïos assassiné, cet homme est ici même. On le croit un étranger, un étranger fixé dans le pays : il se révélera un Thébain authentique - et ce n'est pas cette aventure qui lui procurera grand-joie. Il y voyait : de ce jour il sera aveugle ; il était riche : il mendiera, et, tâtant sa route devant lui avec son bâton, il prendra le chemin de la terre étrangère. Et, du même coup, il se révélera père et frère à la fois des fils qui l'entouraient, époux et fils ensemble de la femme dont il est né, rival incestueux aussi bien qu'assassin de son propre père ! »

Échappant à la terrible vérité au fur et à mesure qu'elle se divulgue, Œdipe accuse Créon de vouloir sa perte et de lui dérober son trône, par soif de pouvoir. Jocaste réussit à apaiser sa colère en lui narrant les faits suivants :

« Un oracle arriva jadis à Laïos. Le sort qu'il avait à attendre était de périr sous le bras d'un fils qui naîtrait de lui et de moi. Or Laïos, dit la rumeur publique, ce sont des brigands qui l'ont abattu, au croisement de deux chemins, et d'autre part, l'enfant une fois né, trois jours ne s'étaient pas écoulés, que déjà Laïos, lui liant les talons, l'avait fait jeter sur un mont désert. Là aussi, Apollon ne peut faire ni que le fils tuât son père, ni que Laïos, comme il le redoutait, pérît par la main de son fils. »

Son inquiétude croissant en écoutant ces mots, Œdipe interroge Jocaste avec précision sur les circonstances et le lieu de la mort de Laïos, sur son apparence physique et les personnes qui l'accompagnaient. Il apprend qu'un serviteur de Laïos a survécu au drame, et il demande qu'on retrouve cet homme. Puis, il révèle à Jocaste comment il a fui ses parents, après avoir pris connaissance de l'oracle, et comment il s'est retrouvé à l'endroit même où Laïos a péri :

« (...) à toi, femme, je dirai la vérité tout entière. Au moment où, suivant ma route, je m'approchais du croisement des deux chemins, un héraut, puis, sur un chariot attelé de pouliches, un homme tout pareil à celui que tu me décris, venaient à ma rencontre. Le guide, ainsi que le vieillard lui-même, cherche à me repousser de force. Pris de colère, je frappe, moi, celui qui me prétend écarter de ma route, le conducteur. Mais le vieux me voit, il épie l'instant où je passe près de lui et de son chariot, il m'assène en pleine tête un coup de son double fouet. Il paya cher ce geste-là ! En un moment, atteint par le bâton que brandit cette main, il tombe à la renverse et du milieu du chariot il s'en va rouler à terre - et je les tue tous... Si quelque lien existe entre laïos et cet inconnu, est-il à cette heure un mortel plus à plaindre que celui que tu vois ? est-il homme plus abhorré des dieux ? Etranger, citoyen, personne ne peut plus me recevoir chez lui, m'adresser la parole, chacun me doit écarter de son seuil. Bien plus, c'est moi-même qui

me trouve aujourd'hui avoir lancé contre moi-même les imprécations que tu sais. A l'épouse du mort j'inflige une souillure. »

Œdipe est à présent convaincu d'avoir tué Laïos. Il attend l'arrivée du serviteur, ultime témoin du meurtre. Mais survient un Corinthien, un berger, qui lui annonce la mort de son père Polybe. Il ne peut donc pas être coupable de la mort de son père comme l'avait annoncé l'oracle. Mais il reste l'autre partie de l'oracle concernant l'hymen avec sa mère. Jocaste tente de le rassérer à ce sujet :

« Ne redoute pas l'hymen d'une mère ; bien des mortels ont déjà dans leurs rêves partagé le lit maternel. - Tout cela serait fort bon, répond Œdipe, si ma mère n'était vivante. Mais tant qu'elle vit, tu auras beau parler, et bien parler, fatalement, moi, je dois craindre. »

C'est alors que le Corinthien, entendant les inquiétudes d'Œdipe au sujet de sa mère, lui révèle les faits suivants : il n'est pas le fils de Polybe et de Périboéa, il n'est que leur fils adoptif, et c'est lui-même qui l'a trouvé dans le val du Cithéron, attaché par les pieds transpercés, l'a dégagé puis confié au roi et à la reine de Corinthe. Œdipe l'interroge sur ceux qui ont commis cet acte horrible et apprend qu'un autre berger, attaché à la maison de Laïos, lui a confié l'enfant. Œdipe se doute de plus en plus de la vérité, malgré les résistances de Jocaste qui, ayant tout compris, se réfugie en silence dans le palais.

Le vieux serviteur de Laïos arrive sur ses entrefaites et Œdipe le questionne en présence du Corinthien. Le serviteur reconnaît avoir remis l'enfant, né de Laïos et de Jocaste, au Corinthien et l'avoir reçu de Jocaste elle-même. Pourquoi ne pas l'avoir tué et l'avoir remis au Corinthien, demande Œdipe ?

« J'eus pitié de lui, maître. Je crus, moi, qu'il l'emporterait au pays d'où il arrivait. Il t'a sauvé la vie, mais pour les pires maux ! Si tu es vraiment celui dont il parle, sache que tu es né marqué par le malheur. - Hélas ! hélas ! gémit Œdipe, ainsi tout à la fin serait vrai ! Ah ! lumière du jour, que je te voie ici pour la dernière fois, puisque aujourd'hui, je me révèle le fils de qui je ne devais pas naître, l'époux de qui je ne devais pas l'être, le meurtrier de qui je ne devais pas tuer ! »

Œdipe sombre dans le désespoir. Il apprend que Jocaste s'est pendue dans sa chambre. La voyant ainsi, il se crève les yeux avec les agrafes d'or qui attachaient ses vêtements :

« Ah ! nuage de ténèbres ! nuage abominable, qui t'étends sur moi, immense, irrésistible, écrasant ! Ah ! comme je sens pénétrer en moi tout ensemble et l'aiguillon de mes blessures et le souvenir de mes maux ! (...) Que pouvais-je encore voir qui me pût satisfaire ? Est-il un appel encore que je puisse entendre avec joie ? (...) à cette heure, je suis un sacrilège, fils de parents impies, qui a lui-même des enfants de la mère dont il est né ! S'il existe un malheur au-delà du malheur, c'est là, le lot d'Œdipe ! (...) J'apparais aujourd'hui ce que je suis en fait : un criminel, issu de criminels... O double chemin ! val caché ! bois de chênes ! ô étroit carrefour où se joignent deux routes ! vous qui avez bu le sang de mon père versé par mes mains, avez-vous oublié les crimes que j'ai consommés sous vos yeux, et ceux que j'ai plus tard commis ici encore ? »

Il supplie Créon de le renvoyer, de l'exiler définitivement, en lui demandant de prendre soin de ses filles qu'il chérit tendrement. Créon a pitié de lui et lui accorde de revoir ses filles une dernière fois avant son départ.

C'est sur ces mots du Coryphée (le chef du chœur) que s'achève la tragédie d'Œdipe :

« Le voilà, cet Œdipe, cet expert en énigmes fameuses, qui était devenu le premier des humains. Personne dans sa ville ne pouvait contempler son destin sans envie. Aujourd'hui, dans quel flot d'effrayante misère est-il précipité ! C'est donc ce dernier jour qu'il faut, pour un mortel, toujours considérer. Gardons-nous d'appeler jamais un homme heureux, avant qu'il ait franchi le terme de sa vie sans avoir subi un chagrin. »

### « ŒDIPE À COLONE » ET « ANTIGONE » (d'après Sophocle)

[entre crochets, extraits de « Œdipe sur la route » de Henry Bauchau]

Après s'être crevé les yeux, Œdipe est enfermé dans le palais de Thèbes. Ayant fait un sacrifice, ses fils lui envoient, au lieu de l'épaule de la victime, un morceau inférieur, la hanche. Irrité, Œdipe maudit ses fils et leur souhaite de mourir par la main l'un de l'autre. Puis, il est chassé du palais. Œdipe part sur la route, pour une longue errance. Sa fille Antigone décide de l'accompagner, de mendier pour lui et d'être son « regard », ces yeux qu'il a perdus.

« Que mon destin à moi suive sa route. »

[Œdipe dit : « Je dois découvrir où je vais, et le découvrir presque à chaque pas. Pour survivre, il a fallu que je perde la vue. Depuis, il faut que je suive mon vertige qui me mène n'importe où. »]

Combien de temps dure cette errance ? La tragédie ne le dit pas. On peut imaginer qu'elle durera longtemps, le temps pour Œdipe de devenir un « homme » alors qu'il n'est « plus rien », clairvoyant alors qu'il est aveugle, le temps de laisser s'apaiser cette terrible furie qu'il porte encore en lui, le temps d'accepter sa destinée, d'en trouver la forme définitive, le temps d'aller vers la mort...

[« Antigone, stupéfaite, voit alors Œdipe s'agenouiller, tendre les bras vers l'homme et dire comme un véritable mendiant : « Donne un peu de pain à l'aveugle, homme, comme tu le donnerais à Zeus et aux grands dieux protecteurs de Thèbes. » L'homme demande avec crainte : « Tu es Œdipe, l'ancien roi ? - Je suis un aveugle, un suppliant. Ne m'approche pas mais donne-nous un peu de pain pour ce jour. » L'homme est épouvanté et s'en va. Antigone pense qu'il s'enfuit et ne reviendra plus. Elle est terrifiée par ce qu'elle vient de voir, jamais elle n'a imaginé que son père pourrait s'agenouiller en demandant du pain. Il se lève, elle supplie : « Pourquoi t'humilies-tu ainsi ? » La réponse n'est pas celle qu'elle craint. Il ne dit pas : pour toi, mais : « Je demande du pain et je dis ce qui est. »]

Un jour, ils arrivent en vue d'un petit bois que surplombe une statue du héros du lieu, Colone. Œdipe demande à Antigone où ils se trouvent.

« Ici, nous nous trouvons dans un lieu consacré. On ne peut s'y tromper ; il abonde en lauriers, en oliviers, en vignes, et, sous ce feuillage, un monde ailé de rossignols fait entendre un concert de chants. Repose-toi ici sur cette terre fruste. »

Ils rencontrent un étranger et apprennent de lui qu'ils sont près d'Athènes, dans un lieu sacré où résident les Euménides « qui voient tout » : le maître de ce lieu est Poséidon et le dieu qui

y demeure est le Titan Prométhée ; on appelle cette terre « le seuil d'airain » ou le « boulevard d'Athènes ». Œdipe comprend qu'il s'agit de son ultime destination :

« (...) c'est Phoebos, dit-il à Antigone, qui, le jour même où il me prédisait cette foule de maux que personne n'ignore, m'a dit également quelle trêve j'obtiendrais au bout de longs jours, quand, parvenu dans un dernier pays, j'y rencontrerais un abri et un séjour hospitalier chez les Déesses Redoutables. C'était là que j'arriverais au tournant de ma pauvre vie et que je deviendrais, si je m'y fixais, un bienfaiteur pour ceux qui m'y accueilleraient, un désastre pour ceux qui m'ont mis sur les routes, pour ceux qui m'ont chassé. Il me faisait savoir en même temps les signes qu'alors je verrais surgir : sol qui tremble, foudre, éclair de Zeus. (...) A vous donc, déesses, de réaliser pour moi les prédictions d'Apollon et de donner sans retard à ma vie un terme, un dénouement - à moins que vous n'estimiez que je n'ai pas mon compte encore, moi qui suis cependant asservi sans repos aux plus cruelles des souffrances humaines... »

Alors qu'Œdipe parle en ces termes, surviennent des habitants qui leur demandent qui ils sont et leur conseillent de ne pas aller plus loin dans ce lieu sacré. Œdipe leur avoue humblement ses infortunes. Antigone plaide sa cause avec ardeur et compassion :

« Étrangers au cœur pitoyable, vous n'avez pas voulu entendre mon vieux père, instruits que vous étiez du bruit de ses forfaits, pourtant involontaires. Mais de moi, malheureuse, étrangers, je vous en supplie, de moi ayez compassion, lorsque je vous implore pour ce même père, pour cet abandonné. Mes yeux à moi ne sont pas d'un aveugle, et, ces yeux dans vos yeux, tout comme si j'étais sortie de votre sang, pour lui je vous implore ; que cet infortuné trouve votre pitié ! (...) Vous le voyez vous-même, il n'est pas de mortel qui échappe à son sort, quand un dieu l'y conduit. »

« Suis-je cependant un criminel né ? s'exclame Œdipe. J'ai simplement rendu le mal qu'on m'avait fait. Eussé-je même agi en pleine connaissance, je n'eusse pas été criminel pour cela. Mais au vrai, c'est sans rien savoir que j'en suis venu où j'en suis venu. (...) J'étais inconscient quand j'ai tué, massacré. Innocent déjà aux yeux de la loi, c'est de plus sans savoir que j'en suis venu là. »

Ils demandent à voir le maître des lieux, qui s'avère être Thésée, fils d'Égée. À ce moment, ils voient surgir une jeune femme qui n'est autre que la sœur d'Antigone, Ismène. Œdipe exprime son bonheur de voir ses deux filles réunies.

« Ma fille, tu es là ? - (Ismène) O père infortuné. - (Œdipe) Te voilà donc, ma fille ! - (Ismène) Oui, et non sans peine. - (Œdipe) Touche-moi, mon enfant. - (Ismène) Je vous touche tous deux. - (Œdipe) O mes filles ! ô pauvres sœurs ! - (Ismène) Ah ! lamentables vies ! - (Œdipe) Tu penses à elle et à moi ? - (Ismène) Et à moi tout autant. - (Œdipe) Quel sujet t'amène, ma fille ? - (Ismène) Le souci de toi, père. - (Œdipe) Désir de me revoir ? - (Ismène) Oui, mais désir aussi de t'apporter moi-même des nouvelles, avec un serviteur, le seul dont je suis sûre. - (Œdipe) Et les garçons, tes frères, où sont-ils occupés ? - (Ismène) Ils sont là où ils sont, mais leur cas est terrible. - (Œdipe) C'est vous qui portez péniblement tout le malheur de votre pauvre père. L'une des deux, du jour où, sortant de l'enfance, elle a senti ses membres s'affermir, n'a cessé d'errer avec moi, pauvre enfant, de servir de guide au vieillard. Tantôt vagabonde, sans pain et pieds nus, elle marche au hasard par la forêt sauvage ; tantôt elle s'en va peinant sous les averses ou bien sous les traits d'un soleil ardent, sans songer davantage aux douceurs du foyer, pourvu que son père ait de quoi manger. Et toi aussi, ma fille, tu es venue déjà, à l'insu des Thébains, m'apporter naguère chacun des oracles proclamés sur moi ; tu t'es

constituée ma fidèle gardienne, depuis que je suis banni de ma terre. Aujourd'hui donc, quelle nouvelle viens-tu encore, Ismène, annoncer à ton père ? »

Œdipe apprend d'Ismène que ses deux fils, Étéocle et Polynice, sont en train de se disputer le trône de Thèbes occupé par Créon depuis son départ. Le cadet Étéocle a enlevé le trône à l'aîné Polynice et l'a chassé de sa patrie. Polynice s'est constitué une armée pour lutter contre son frère.

Par ailleurs, un nouvel oracle a proclamé Œdipe « sauveur » et « protecteur » de tout lieu où il s'établirait. Créon lui-même est en chemin pour venir l'établir à la frontière de Thèbes, et défendre ainsi la cité par sa présence.

« C'est donc quand je ne suis plus rien, que je deviens vraiment un homme. » déclare Œdipe.

« Aujourd'hui, répond Ismène, les dieux te relèvent, quand hier ils t'avaient perdu. »

Néanmoins, Œdipe refuse de se laisser ainsi manipuler, rappelant tous les faits douloureux survenus après sa déchéance. Et il demande aux habitants de ce lieu de l'accueillir :

« Le jour même, quand mon âme bouillait encore, quand pour moi le sort le plus doux, c'était mourir, c'était périr lapidé ; personne ne s'offrait alors à m'y aider, moi qui n'avais que cette envie... C'est plus tard, quand ma douleur avait mûri, quand je me rendais compte que ma fureur en éclatant avait trop durement puni mes erreurs passées, c'est à ce moment-là que Thèbes m'a chassé, par force, cette fois, de son territoire - si longtemps après ! - et qu'eux alors, eux qui pouvaient, fils de leur père, apporter leur aide à ce père, se sont refusés à agir ; si bien que, faute d'un simple petit mot, depuis lors, grâce à eux, je n'ai cessé d'errer sur la terre étrangère, exilé, mendiant... A celles-ci qui ne sont que des filles, je dois au contraire, dans toute la mesure où le permet leur sexe, le moyen de vivre, la sécurité de ma route et l'appui des miens, cependant que les deux autres ont préféré à leur père la puissance attachée au sceptre et au trône, le pouvoir absolu sur leur ville. Mais sois tranquille, va, ils ne m'auront jamais pour allié (...) Si vous voulez bien, étrangers, vous joindre à ces Déeses Redoutables, souveraines de ces lieux, pour assurer ma défense, vous ménagerez à votre pays un puissant sauveur, et, du même coup, des revers à mes ennemis. »

Les habitants acceptent la demande d'Œdipe et l'exhortent à faire une offrande aux déesses dont il a foulé le sol sacré ; comme Œdipe n'a pas la force de marcher, c'est Ismène qui va se charger des libations sacrées et des prières aux « Bienveillantes ».

Alors survient Thésée, qui fait preuve à l'égard d'Œdipe de compréhension et de clémence. Œdipe lui demande de le protéger de ceux qui veulent le chercher, et de l'assister dans sa mort qui va « résumer » tous les autres moments de sa vie. Il « sait » sa mort proche. Il sait que son chemin s'achève là, à Colone, dans la terre des « déesses bienveillantes » : « Ce lieu, dit-il, est celui où je triompherai de ceux qui m'ont chassé. »

S'ensuit l'arrivée de Créon qui donne lieu à une altercation violente entre lui et Œdipe :

« Pourquoi m'éprouver ainsi, s'écrie Œdipe, pourquoi chercher une seconde fois à me prendre dans le piège où il me serait justement le plus pénible d'être pris ? Jadis, lorsque affolé par mes maux personnels, j'aurais été content de me voir exiler, tu ne m'as pas voulu, quand, moi, je le voulais, accorder ce bienfait, et c'est, tout au contraire, au moment où j'avais rassasié ma fureur, où il m'eût été doux de vivre encore chez moi, c'est alors que tu m'as repoussé et chassé ! Et ces liens du sang dont tu parles n'avaient pas alors d'intérêt pour toi... (...) Tu es venu pour m'emmener, et non point m'emmener

chez moi, mais pour m'établir dans ton voisinage et mettre ainsi ta cité à l'abri des dangers que tu crains de ce pays-ci. Mais non, ce n'est pas là le destin qui t'attend. Ton destin, c'est de voir mon génie vengeur fixé pour jamais en ce coin du monde ; et le destin de mes enfants, c'est de n'obtenir de mes terres que ce qu'il en faut pour mourir. (...) tout cela, je le tiens de bouches plus vraies, celles de Phoebos, voire celle de Zeus, son père. »

Pour obtenir gain de cause, Créon veut enlever Antigone et Ismène. Il parvient à les emmener de force. Mais Thésée, revenu avec ses hommes, fait appel à tout son peuple, pour qu'il se lance à la poursuite de Créon et l'arrête à la croisée des deux chemins au-delà desquels il n'est plus maître. Quelque temps après, Antigone et Ismène reviennent auprès d'Œdipe, accompagnées de Thésée.

« Je tiens là ce que j'ai de plus cher. Même dans la mort, je ne connaîtrais pas le malheur total, si je vous sentais toutes deux à côté de moi. » dit Œdipe au comble de la joie.

Survient une autre visite, celle de son fils Polynice, qu'il refuse de voir. Mais Antigone parvient à le convaincre de l'entendre. Polynice vient lui demander son aide pour lutter contre son frère Étéocle qui l'a chassé de Thèbes. Œdipe lui répond avec colère :

« Misérable, qui, quand tu possédais et ce trône et ce sceptre que possède aujourd'hui ton propre frère, à Thèbes, as toi-même chassé ton père, et qui as fait de lui un homme sans pays et couvert de ces hardes (...) c'est toi qui m'as fait vivre dans pareille misère ; c'est toi qui m'as chassé ; c'est à cause de toi qu je vis errant, mendiant aux autres mon pain de chaque jour (...) Vous êtes nés d'un autre, vous ; vous n'êtes pas nés de moi. (...) cette cité-là, non, non, tu ne l'abattras pas, et c'est toi, le premier, qui tomberas souillé d'un meurtre, toi, et ton frère avec toi. (...) va-t-en donc à ta perte, ignominieusement, sans père désormais. »

Antigone a beau tenter de raisonner Polynice, rien n'y fait :

« Ah ! fais faire demi-tour à ton armée ; fais-la rentrer au plus vite à Argos et ne vas pas d'un même coup perdre et ton pays et toi. - (Polynice) Impossible. Vais-je ainsi ramener mon armée intacte, pour avoir brusquement pris peur ? - (Antigone) Qu'y a-t-il là qui t'indigne, enfant ? quel profit auras-tu à ruiner ta patrie ? - (Polynice) Fuir est honteux toujours, et surtout quand je suis l'aîné, me laisser moquer par un frère ! - (Antigone) Vois-tu donc pas où te mènent tout droit les oracles d'Œdipe ? Il prédit à tous deux une mort mutuelle. - (Polynice) Parce qu'il la désire. Nous n'avons qu'à ne pas céder. - (Antigone) Alors, enfant, pour toi, c'est chose résolue ? Ah ! Malheureuse ! - (Polynice) Ne pleure pas sur moi. - (Antigone) Quelle douleur sera la mienne, si je me vois privée de toi ! »

**[« Polynice, au lieu de se rebeller contre Étéocle et Créon, a refermé sur son père la dernière porte de Thèbes. C'est lui qui le condamnait ainsi à périr dans quelque trou si elle ne l'avait pas accompagné, si elle ne l'avait pas protégé par cette rumeur de compassion qui l'entoure et dont elle a été, sans l'avoir voulu, l'origine. Le visage de Polynice peut-il encore accueillir l'espérance ? Le conflit inexpiable avec Étéocle et la malveillance secrète de Créon en font douter. »]**

Alors, Œdipe annonce à ses filles sa fin proche, celle que les dieux lui ont prédite. Il dit à Thésée qu'il a reconnu les « signes » annoncés : des coups de tonnerre multiples, prolongés, en éclairs répétés... Seul Thésée connaîtra le lieu de sa mort et il ne devra le révéler qu'au jour

de sa propre mort, à celui qui en est le plus digne, pour qu'il soit ainsi transmis de « sage » en « sage » :

« (...) toi seul, lui dit Œdipe, car moi je ne le peux révéler à personne, ni à nul de ces citoyens ni à mes propres enfants, malgré l'amour que je leur porte. Garde-le, toi seul, toujours, et, quand tu atteindras le terme de la vie, confie-le au plus digne, pour que celui-ci à son tour et ainsi de suite, le révèle à son successeur. C'est de cette façon que tu maintiendras ton pays à l'abri des ravages que lui infligeraient les Enfants de la Terre. Que de villes, si bien gouvernées soient-elles, se laissent entraîner à la démesure ! »

Puis Œdipe demande à ses filles de le suivre avec Thésée :

« (...) Mes filles, suivez-moi - ainsi ; c'est moi qui cette fois m'affirme votre guide, guide étrange sans doute, mais pareil à celui que vous étiez pour moi. Venez, sans me toucher, et laissez-moi tout seul trouver la tombe sainte où le Destin veut que je sois enseveli en ce pays. Par ici, - ainsi -, par ici ! avancez. Oui, c'est bien par ici que m'emmènent ensemble et Hermès, le guide des morts, et la déesse des enfers. Lumière, invisible à mes yeux, depuis longtemps pourtant tu étais mienne, et mon corps aujourd'hui éprouve ton contact pour la dernière fois. Je m'en vais de ce pas cacher dans les Enfers mon dernier jour de vie. A toi, le plus aimé des hôtes, à ce pays, à tous ceux qui te suivent, je souhaite d'être heureux ; mais, au milieu de ce bonheur, ne m'oubliez pas, même mort, si vous voulez que la prospérité reste votre lot à jamais. »

Après ces mots, Œdipe conduit Thésée et ses filles jusqu'au seuil à pic dont les assises d'airain s'enracinent dans le sol. Il s'arrête dans l'un des chemins qui rayonnent de ce point, près d'un creux formant cratère, à égale distance du cratère, du roc de Thoricos, du poirier creux et du tombeau de pierre. Il se dépouille de ses hardes et demande à ses filles de lui apporter l'eau vive nécessaire à ses ablutions et ses libations. Elles le lavent et le parent du vêtement rituel. Des coups de tonnerre retentissent. Elles tombent à ses pieds en pleurant. Il leur dit encore quelques tendres paroles d'adieu, tous trois sanglotent.

Soudain, une voix puissante s'élève dans le ciel. Elle vient sans doute d'un dieu qui appelle Œdipe. Il demande alors à Thésée de le suivre. Aussitôt ses filles parties, Œdipe disparaît de la vue de tous. Thésée est debout, seul, la main au front, comme s'il avait assisté à un spectacle effroyable. Qui a fait disparaître Œdipe ? Un envoyé des cieux ou la terre des morts qui a eu la bonté de s'ouvrir devant lui ? Il n'est pas parti avec des plaintes, ni dans les souffrances de la maladie, mais en plein « miracle », s'il en fut jamais de tel pour un homme.

**[« Notre peuple a parmi ses traditions une sentence qui dit : L'homme pense et la Déesse rit. C'est ce rire qui nous a pris tout à l'heure quand tu nous as montré comment tu n'as cessé de chercher et de dresser des plans pour tomber plus sûrement dans le piège des oracles. Tu t'es arrangé pour faire de ton destin le drame de Thèbes une affaire d'État, l'histoire terrible d'un roi et d'une reine alors que ce n'était que l'histoire d'un enfant malheureux. »]**

« C'est le sol étranger, dit Antigone, qu'il avait souhaité, qui l'aura vu mourir. Il a son lit sous terre, bien caché à jamais. Il ne laisse pas après lui un deuil qui se refuse aux larmes. Vois donc mes yeux ô père ; ils pleurent et se lamentent, et je ne sais, hélas ! (...) tu souhaitais mourir sur un sol étranger ; mais pourquoi es-tu mort comme cela, sans moi ? »

## FIN D'ANTIGONE

« Je suis de ceux qui aiment, non de ceux qui haïssent. » dit Antigone.

Les prédictions d'Œdipe se sont réalisées : Étéocle et Polynice se sont tués l'un l'autre dans leur guerre pour le pouvoir.

Créon a décidé d'honorer la dépouille d'Étéocle, mais refuse tout rituel et toute sépulture à Polynice, livré aux oiseaux et aux animaux sauvages. Antigone a beau prier Créon de lui donner la permission d'ensevelir ce frère qu'elle aime tant, il refuse obstinément. Aussi décide-t-elle d'enterrer son frère dans le sable, pour que son corps ne soit pas la proie des rapaces, risquant ainsi sa vie. Mais elle ne peut laisser faire une telle ignominie, les liens du sang sont pour elles plus forts que tout. Quelque temps après, un garde découvre Antigone en train d'ensevelir le corps de Polynice, il l'emmène devant Créon. Celui-ci est furieux, elle est bien la « fille intraitable d'un père intraitable » ! Il la condamne à être enterrée vive dans une caverne. Ce n'est pas une femme qui fera la loi dans sa cité, dit-il.

Antigone est la fiancée du fils de Créon, Hémon. Celui-ci vient supplier son père de l'épargner, mais Créon n'entend pas raison. Il est fou de rage à l'idée qu'une femme ait pu outrepasser sa loi.

« Voyez-moi, se plaint Antigone, citoyens du pays de mes père, suivre ici mon dernier chemin. Voyez-moi donner un dernier regard à l'éclat du soleil. Puis tout sera fini. Hadès, chez qui s'en vont dormir tous les humains, m'emmène vivante aux bords de l'Achéron, sans que j'aie eu ma part des chants d'hyménée ; sans qu'aucun hymne m'ait saluée devant la chambre nuptiale ; l'Achéron seul m'est promis pour époux. »

Créon, mis en garde par le devin Tirésias et les oracles, décide de revenir sur sa sentence de mort à l'encontre d'Antigone. Mais il arrive trop tard : dans la caverne où il l'a fait enfermer, il trouve Antigone morte, et son fils se donne la mort devant ses yeux pour n'avoir pas à retourner sa violence contre son père. En rentrant au palais, on lui annonce la mort de sa femme, de désespoir d'avoir perdu son fils. Le tyran comprend alors ses torts et son manque de sagesse...